

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
5, rue Sébastien-Bottin - VII*

1 JANVIER 1966

succédant au cinématisme et au spatio-dynamisme, l'Op'Art offre ses jeux de hasard et de passe-boules, ses projections lumineuses et ses chausse-trapes, toute une gesticulation visuelle enfin s'opérant le plus souvent sur un fond de musique électronique ou ancienne (car on sait qu'aux oreilles fatiguées n'existent plus que la musique concrète ou le plain-chant grégorien). Je ne vois pour ma part, dans cette « union des arts », qu'une version inédite de la fable de l'aveugle et du paralytique. On sait où cela conduit.

Côté Grand Guignol, le Pop'Art continue d'illustrer avec constance, dans ses décors de stuc et de carton bouilli, sa petite mythologie domestique. Nouveau, ce mépris du grand art, du travail appliqué et créateur? Ce goût de la boîte de conserve et du sandwich? Cette exaltation du roman à quat'sous? Révolutionnaire, cette esthétique de la bande dessinée et de l'affiche publicitaire? Ecoutez donc Rimbaud : « Je trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie modernes. J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, livres érotiques sans orthographe, etc. » Il y a cent ans en France qu'on court après Rimbaud et, quand on a été fatigué, l'Amérique à son tour l'a découvert et nous nous sommes remis à courir avec elle. On a oublié simplement que le goût de Rimbaud pour un certain absolu de la naïveté et de la sottise s'est terminé dans le mutisme du désespoir, oublié aussi qu'en France il y eut d'autres époques où l'on cherchait un absolu sans pour autant aller s'enliser dans les sables du désert.

Troisième et dernière idée-force de cette exposition : la pseudo-dénonciation des valeurs de notre culture. Cet art de la dérision traduirait les appétits dérisoires de notre société d'abondance et sa peur de la chute. On croit rêver pourtant lorsqu'on voit le critique d'un grand hebdomadaire progressiste, rendant compte de cette foire, s'extasier devant « cet inénarrable abri anti-atomique, tout enveloppé de sparadrap, où Tisserand et Parré ont donné le meilleur d'eux-mêmes... ». Je ne sache pas en effet que cet abri, si « i-né-nar-ra-ble » soit-il, ait quelque chance d'alarmer l'esprit contre ceux qui, en France aujourd'hui, préparent nos apocalypses futures. Je crains aussi,

LA IV^e BIENNALE DE PARIS

173

dans le même ordre d'idées, que la flaque de vomissure s'étalant sur une chaise d'enfant soit quelque peu impuissante à dénoncer le scandale de la faim dans le monde. Si surprise et choc il y a, ceux-ci relèvent plutôt des « farces et attrapes » que de la prise de conscience.

Ce que je sais, c'est que l'odeur de l'albuplast et du vomi, il y a des milliers de gens dans les hôpitaux, chaque jour, qui la supportent, sans pour autant trouver cela plaisant. Ce que je sais aussi, c'est qu'il y a en France aujourd'hui pas mal de jeunes peintres qui travaillent dans la solitude et le dénuement matériel en attendant qu'on veuille bien s'occuper un peu d'eux. Ceux-là, sans doute, sont trop ennuyeux pour plaire.

Société d'abondance en effet mais qui, ayant eu son pain, réclame aujourd'hui ses jeux du cirque et a effectivement réussi ce tour de force de transformer l'art en une sorte de gigantesque « show » permanent. « Au moins, on s'amuse enfin... Fini l'ennui... Le tableau de chevalet, c'est mort... Il faut que ça explose... », entend-on partout répéter. Oui, mais le Louvre, ça fait ainsi quarante ans qu'on le brûle et il est toujours là. Sous couvert de révolution en art, ce à quoi on assiste en fait, c'est au dernier avatar de cet esprit bourgeois rigolard et graveleux qui, au début du siècle déjà, s'exerçait aux dépens de tout ce qui pouvait se faire de sérieux, en attendant, quelques années plus tard, de pousser tout un peuple au casse-pipe, la rengaine et le sarcasme aux lèvres.

Des œuvres dignes d'intérêt, il y en a bien quelques-unes à vrai dire, dans cette Biennale, mais on les trouve précisément parmi les délégations étrangères, en particulier chez les artistes latino-américains et ceux qui ont su garder en général un lien avec leurs traditions indigènes. A quoi bon en parler? Silencieuses, effacées, elles disparaissent noyées dans le flot.

Mais ici, en Europe, que ce soit en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, ce qu'on voit à travers les foetus, les planches à clous, les momies et tout ce grand déballez-moi-ça de l'horreur, de la dérision et de la pornographie pour adolescents, c'est le même vertige, le même goût pour le suicide collectif d'une civilisation arrivée en bout de course et désormais partagée entre les séductions du passé et les prestiges de l'avenir.